

ROGER LENGLET

**PSYCHO
TROPES
ET TUERIES
DE MASSE**



ACTES SUD
questions de société

Illustration de couverture : © Getty Images

© ACTES SUD, 2019
ISBN 978-2-330-12309-3

Roger Lenglet

PSYCHOTROPES
ET TUERIES DE MASSE

essai

ACTES SUD

Remerciements :

Je tiens à remercier Isabelle Badoureaux et Figen Eker pour l'aide généreuse qu'elles m'ont apportée. Et Martina Wachendorff pour sa bienveillance inépuisable.

INTRODUCTION

Les médicaments psychotropes, je connais ça. En bon produit de notre temps, je les ai croisés en chemin dès l'adolescence, dans les années 1970. Les médecins avaient déjà la main lourde et, du fait de mes résultats à l'école – j'étais excellent en rêveries buissonnantes mais d'une surdité singulière dans toutes les autres matières –, n'avaient rien trouvé de mieux que de mettre "cet enfant-là" sous Gardénaï (un anti-épileptique !), jugeant que je devais être épileptoïde. L'effet fut radical : je dormais toute la journée sur mon pupitre.

Un grand psychochirurgien de l'hôpital Foch, en pointe sur les expérimentations d'implants d'électrodes dans le cerveau, avait amplifié les doses et même proposé à mes parents une intervention psychochirurgicale pour me rendre plus attentif. Sa blouse blanche en imposait mais, face à mon père, un chaudronnier comme on n'en fait plus, les jambes bien plantées dans le sol et plus confiant dans la robustesse de ses propres bras que dans la "science" du scalpel et des

usines à médicaments, le médecin réputé avait reculé. Papa lui avait dit, en retroussant ses manches de chemise : “Vous ne toucherez pas à la tête de mon fils et je n’aime pas les produits que vous lui donnez.” Il savait recadrer les savants.

Mon chemin a croisé à nouveau le génie de l’industrie pharmaceutique quand j’ai terminé mes études de philosophie (sans médicaments !) et commencé à écrire des livres. En découvrant que Sartre s’était fait un devoir de consommer les quelques drogues illégales en usage à son époque pour approfondir leurs effets subjectifs, je me sentis en devoir de reprendre le flambeau. Mais alors, si je voulais poursuivre son enquête et rester à ce niveau d’exigence, il me faudrait expérimenter les nouvelles drogues : des myriades d’amphétamines synthétiques, les antidépresseurs, les hypnotiques et la ribambelle de nouveaux psychotropes pharmaceutiques qui débarquent sans cesse sur le marché... Autant me faire directement interner.

Le sujet m’a un peu tarauté, comme s’il me fallait nécessairement faire le tour des états de conscience auxquels le monde moderne nous soumet, et le faire avec d’autant plus de soins que ces produits sont prescrits à une échelle que les drogues classiques n’ont jamais atteinte. Leur consommation massive est un phénomène de société qui nous concerne tous et que chacun rencontre un jour ou l’autre, nous-même ou nos proches. Ces médicaments pèsent sur l’avenir du monde tant ils deviennent envahissants.

Je me suis donc fait une petite philosophie, très raisonnable, et j'en ai expérimenté juste quelques-uns parmi les plus utilisés par nos contemporains. Du Prozac, que j'ai stoppé au bout de deux jours, littéralement effrayé par les sensations de pesanteur cérébrale qu'il m'infligeait et en craignant de ne jamais récupérer mes facultés. Je goûtai aussi au Valium, qui rendit ma libido très diffuse, au point de tout regarder amoureusement et de me prendre, par moments, pour une sorte de caillou tendre ne craignant plus rien, même la mort. Et quelques autres (Rohypnol, Stilnox, Rivotril...), que je me suis abstenu de consommer plus d'une semaine chacun pour éviter toute dépendance, et en prenant toutes sortes de notes. Avec le recul, je juge que ma démarche était cavalière et dangereuse car je lisais les notices en diagonale, négligeais les interactions dangereuses et, bien que m'étant mis sous la surveillance d'un médecin curieux, j'aurais dû espacer bien plus les différents médicaments. Je ne conseille à personne de refaire ce genre d'expériences car, au fond, elles sont déjà faites par des millions de personnes de tous âges et leurs témoignages ne manquent pas.

Quant aux tueries de masse liées aux psychotropes, on comprendra que le meurtre n'est pas mon fort et que le devoir philosophique d'approfondir les expériences soi-même, avec sa propre sensibilité, se heurte à une limite qu'on ne me reprochera pas d'avoir respectée. C'est donc en tant que profane que je m'y suis

plongé, *via* les études publiées sur ce problème et en prenant les témoignages de spécialistes, outre celui des quelques acteurs qui ont laissé des textes sur leur fusillade achevée le plus souvent par leur suicide.

Pourquoi me suis-je donc intéressé à ce sujet et quel est le but de cette enquête ?

Rien ne m'y portait *a priori*. Cette fois, ni mon enfance ni mon adolescence ne m'y ont préparé. Même quand mon grand-père maternel a été retrouvé mort, il y a quarante ans, tué d'un coup de fusil dans une situation jamais éclaircie. Tout l'argent qu'il cachait dans des sacs en plastique scotchés sous les meubles avait disparu, car il se méfiait des banquiers qui lui avaient escroqué beaucoup d'argent, mais l'affaire a été rapidement classée. J'étais jeune et pour moi c'était un peu comme s'il était entré dans un film policier, un monde virtuel contre lequel je ne pouvais rien. "On l'a tué !" répétait ma mère, mais c'était comme si elle disait qu'il fallait demander la suite à Simenon ou à l'inspecteur Bourrel, le héros tranquille de la série policière *Les Cinq Dernières Minutes*, qui s'écriait toujours à la fin du film, en frappant son poing dans sa main : "Mais c'est bien sûr !" Comme si la clé de l'énigme était toujours logée dans les méninges d'un génie de l'enquête. On découvrait ainsi, grâce à la télé, que le tueur était souvent un type poussé par des problèmes d'argent ou par une jalousie, voulant parfois dissimuler une faute, ou un fieffé calculateur, un voyou caché sous un air bonhomme,

quand ce n'était pas un amant qui voulait mettre la main sur l'héritage d'une veuve. On était alors bien loin du papy massacrant toute la famille, bébés compris, à coups de bûche, loin des fusillades de masse commises par des ados...

J'ai commencé à m'y pencher sérieusement en 1996 en écrivant un livre sur les lobbies et la santé¹, avec un médecin de santé publique, le Dr Bernard Topuz, où nous alertions l'opinion contre la surconsommation des médicaments psychotropes en France et dans les pays anglo-saxons, notamment chez les jeunes. Elle était déjà visible, inquiétante car se substituant souvent aux vertus de l'attention parentale, des relations affectueuses et du temps indispensable qu'il faut y consacrer pour avoir une existence équilibrée et heureuse. C'est à cette occasion que j'ai fait la connaissance de Georges-Alexandre Imbert dont le fils avait perdu la vie en se défenestrant, sous benzodiazépines prescrites pour un épisode dépressif, alors qu'il n'avait pas d'antécédent suicidaire. Cet homme avait fondé l'Association d'aide aux victimes des accidents des médicaments (AAAVAM), en ayant compris à la lecture de nombreuses études que les benzodiazépines et d'autres produits pharmaceutiques étaient à l'origine d'une pléthore de suicides... Nous y avons consacré un chapitre et je n'ai jamais pu oublier ce problème. Georges-Alexandre Imbert m'y avait sensibilisé et je

1. Voir la bibliographie, p. 179.

gardais désormais l'œil ouvert sur les cas que l'actualité rapportait et sur la littérature scientifique à ce sujet.

Au fil des années, la multiplication des cas a aiguïté mes réflexions et mes interrogations. J'ai finalement décidé de mener ma propre enquête au regard des questions brûlantes que soulève aujourd'hui la prolifération des tueries et des études sur leurs différents facteurs. Parallèlement, les chaînes de télévision thématiques qui consacrent la majeure partie de leur programme aux meurtres rechignent à les aborder sous l'angle des médicaments psychotropes. De même que les émissions proposant régulièrement des reconstitutions de meurtres sur les chaînes généralistes.

Je regarde ces phénomènes et cette consommation de masse, y compris celle des jeux vidéo où le héros est aujourd'hui un massacreur, comme un défi jeté à notre intelligence. En tout état de cause, ces derniers font passer un bon moment aux joueurs, les figures du tueur et de l'enquêteur satisfaisant à la fois nos pulsions amORAles et notre moralité. La transgression du commandement biblique "Tu ne tueras point" se consomme dorénavant avec du pop-corn et du soda.

I

BENZODIAZÉPINES ET ANTIDÉPRESSEURS, LA FABRICATION DES TUEURS

Le gros Airbus 320 survole les Alpes-de-Haute-Provence, à onze kilomètres de hauteur, son altitude de croisière. À bord de ce petit point noir qui passe dans le ciel, les passagers vaquent à leurs occupations, certains ont le nez au hublot pour contempler le ciel et le paysage qui s'étend sous leurs pieds, apercevant par moments le massif montagneux à travers la nappe de nuages. Une mère dorlote son bébé, un homme assis près d'elle pianote sur son portable, d'autres feuilletent un magazine, des enfants grignotent et papotent...

Le commandant de bord sort du poste de pilotage, puis il traverse les rangs pour se rendre aux toilettes en queue d'avion, après avoir constaté que celles situées à l'avant ne fonctionnent pas. On lui sourit. La vie est belle. Il a laissé quelques instants l'appareil entre de bonnes mains, celles de son copilote, Andreas.

*La plus grande angoisse dans l'avion ?
Que le pilote abuse des anxiolytiques*

La ligne qui relie Barcelone à Düsseldorf est une routine. Et l'Airbus est l'un des appareils les plus fiables au monde, doté d'un système de sécurité high-tech, régulièrement soumis à des procédures de contrôle. La tranquillité des usagers et des équipages de la compagnie Germanwings est à ce prix. Rien ne laisse prévoir que ce vol n° 9525 va entrer dans l'histoire des pires catastrophes de l'aviation.

Après un moment, le commandant de bord revient tranquillement. Il remonte l'allée, plus souriant encore. Mais arrivé devant le cockpit, il se passe quelque chose d'anormal. Il ne parvient pas à ouvrir la porte. Andreas l'a verrouillée en désactivant le digicode. Et l'avion ne cesse de descendre. Trop vite. Les passagers entendent le commandant crier : "Pour l'amour de Dieu, ouvre la porte !... Ouvre cette foutue porte !" Ils se raidissent. Comme toutes les portes des avions de ligne aujourd'hui, elle est blindée par mesure de sécurité contre les actes terroristes. Elle résiste même aux coups de hache de secours que le commandant multiplie maintenant pour l'ouvrir. Tout le monde hurle à son tour, comme le révélera la boîte noire phonique enregistrant tous les sons audibles depuis la cabine de pilotage.

Malgré les appels des contrôleurs aériens qui s'alarment de la descente de l'appareil à un niveau toujours plus périlleux, le copilote augmente sa vitesse...

Il franchit le mur du son. Des passagers filment la panique générale avec leur téléphone mobile.

D'un coup, plus rien. Tout se pulvérise. Andreas Lubitz vient de faire se crasher l'avion sur le massif de l'Évêché. Ce massif qu'il connaissait très précisément depuis l'âge de neuf ans, là où ses parents l'emmenaient en vacances pour pratiquer le vol à voile. Ce massif de bonheur où, devenu adulte, il revenait souvent pour jouer avec le vent à bord d'un planeur et pour relever quelques défis... Un secteur avec des défilés et des goulets que les passionnés surnommaient "le parcours du combattant", où la volonté doit surmonter la peur. Pour peu que les circonstances de la vie conjuguent quelques facteurs et qu'un médicament psychotrope donne envie d'y retourner à nouveau...

Pour ceux qui fréquentaient Andreas dans ce massif qu'il affectionnait, il ne fait pas de doute qu'il est venu y retrouver la solution à ses tourments.

Les multiples enquêtes sur les circonstances de ce drame effrayant, survenu le 24 mars 2015, ont conclu que l'avion n'était pas en cause et que le copilote a commis "délibérément" cet acte de violence meurtrière contre lui-même et ses passagers. Les médias y ont consacré leur une et l'opinion publique s'est aussitôt déchaînée contre la monstruosité de son geste. Cet homme, répète-t-on, "n'avait pas le droit moral d'entraîner les autres personnes dans son suicide".